

ECHANGE
EPISTOLAIRE

ENTRE

ARTHUR RIMBAUD,

SA MÈRE

ET SON PROFESSEUR,

GEORGES IZAMBARD



Les élèves de 4° B
du Collège Joachim du Bellay
de Château-la-Vallière
présentent
cet échange épistolaire fictif
en utilisant les dix mots
du concours
Dis-moi dix mots à la folie !

Ambiancer : rendre l'ambiance joyeuse et festive.

A tire-larigot : beaucoup, en quantité.

Charivari : grand bruit, agitation.

(S')enlivrer : être ivre de lectures (néologisme).

Faribole : propos vains et frivoles.

Hurluberlu : personne extravagante, originale.

Ouf : interjection exprimant le soulagement.

Timbré : 1. qui a du timbre. 2. marqué d'un timbre.

3. qui porte un timbre-poste. 4. un peu fou.

Tohu-bohu : bruit confus, tumulte.

Zigzag : ligne qui forme des angles aigus.



La première lettre est celle rédigée par Arthur RIMBAUD pour prévenir son professeur qu'il se trouve emprisonné à Mazas.

La deuxième lettre est fictive ; Georges IZAMBARD, le professeur, répond à Arthur. Elle a été rédigée par Claire, Jeanne, Laureen, Valentin et Valentine.

La troisième lettre est fictive ; Georges IZAMBARD informe la mère d'Arthur RIMBAUD qu'il est allé le chercher à Paris. Elle a été rédigée par Alexandre, Alyson, Emilien, Jonathan, Justine, Louise-Garance, Mathias, Samantha, Shania, Vincent, Yohan et William.

La quatrième lettre est celle rédigée par la mère d'Arthur RIMBAUD au professeur car elle s'inquiète de l'absence de son fils.

La cinquième lettre est fictive ; Arthur RIMBAUD écrit à sa mère. Cette missive a été rédigée par Adrien, Bryan, Charles, Jordan, Jordan, Victor et Thomas.

Pour écrire ces lettres, nous nous sommes appuyés sur nos connaissances littéraires : nous avons lu des extraits de romans de Victor HUGO, de Gustave FLAUBERT, de Jules VERNE, des nouvelles de Guy de MAUPASSANT et de Emile ZOLA, la correspondance entre Alfred de MUSSET et George SAND, celle de Madame de SEVIGNE et, bien évidemment, celle d'Arthur RIMBAUD ; nous avons étudié le montage de A-D NANAME de 2011 d'après Le déjeuner des Canotiers d'Auguste RENOIR. Nous nous sommes informés sur la vie des Parisiens en 1870, sur l'avancée des Prussiens vers la capitale (notamment dans les nouvelles de MAUPASSANT), sur la prison de Mazas à Paris, sur les villes de Douai et Charleville. Nous avons essayé de trouver une police d'écriture qui correspondait aux personnages de même que la couleur de l'encre utilisée.

Nous vous souhaitons une bonne lecture ; n'oubliez pas vos lorgnon !

Paris, 5 septembre 1870

Cher Monsieur,

Ce que vous conseilliez de ne pas faire, je l'ai fait : je suis allé à Paris, quittant la maison maternelle ! J'ai fait ce tour le 29 Août.

Arrêté en descendant de wagon pour n'avoir pas un sou et devoir treize francs de chemin de fer, je fus conduit à la préfecture, et, aujourd'hui, j'attends mon jugement à Mazas ! Oh ! - J'espère en vous comme en ma mère : vous m'avez toujours été comme un frère : je vous demande instamment cette aide que vous m'offrez. J'ai écrit à ma mère, au procureur impérial, au commissaire de police de Charleville ; si vous ne recevez de moi aucune nouvelle mercredi, avant le train qui conduit de Douai à Paris, prenez ce train, venez ici me réclamer par lettre, ou en vous présentant au procureur, en priant, en répondant de moi, en payant ma dette ! Faites tout ce que vous pourrez, et, quand vous recevrez cette lettre, écrivez, vous aussi, je vous l'ordonne, oui, écrivez à ma pauvre mère (Quai de la Madeleine, 5, Charleville) pour la consoler. Ecrivez-moi aussi, faites tout ! Je vous aime comme un frère, je vous aimerai comme un père.

Je vous serre la main.

*Votre pauvre Arthur Rimbaud,
[détenu] à Mazas.*

(et si vous parvenez à me libérer, vous m'emmènerez à Douai avec [vous].)

Douai, le mardi 9 Septembre 1870

Mon cher Arthur,

Ouf! Il ne vous est rien arrivé ; vous vous attirez les ennuis à tire-larigot. Je suis consterné de voir que vous n'avez pas pris en considération mes paroles ainsi que celles de votre pauvre mère.

Par vos fariboles, vous marchez sur le chemin de la vie en zigzag. Ceci dit, c'est très bien de m'avoir prévenu. Je viendrai donc vous chercher en train demain, puis m'enquerrai de la direction pour rejoindre les 23-25, boulevard Mazas ; je sais que cette prison n'est pas loin de la gare de Lyon. Je ne ferai pas comme vous, je vais d'abord m'acquitter d'un billet de train !

Pensiez-vous pouvoir abuser ainsi du chemin de fer et de la maréchaussée en toute impunité ? Je plaiderai votre cause auprès du procureur, je m'acquitterai de votre dette, mais vous me serez redevable de cette somme.

Comment est l'ambiance dans la prison ? Les hurluberlus qui la fréquentent ne font-ils pas trop de charivari ? Comment faites-vous pour vous habituer à l'odeur de crasse et de moisi qui règne habituellement dans ce lieu ? Je sais qu'elle a été construite il y a vingt ans pour mille deux cents détenus. Savez-vous qu'il y a une bibliothèque à votre disposition dans cette maison d'arrêt ? Et puisque vous êtes à Paris, entendez-vous le tohu-bohu des Prussiens qui sont aux portes de la capitale ?

Quand vous serez chez moi, je vous achèterai des livres pour que vous puissiez vous enlivrer, à condition que vous retourniez le plus rapidement possible chez votre pauvre mère.

D'ailleurs, pourquoi tenez-vous tant à partir de chez elle ? Elle se fait un sang d'encre depuis votre fugue. J'enverrai une lettre timbrée à votre maman pour la rassurer, mais vous rendez-vous compte du mal que vous lui faites ?

J'espère une réaction positive de votre part.

Votre professeur,

G. Izambard

P.S. J'ai appris qu'une connaissance de votre mère essaie de l'ambiancer car elle est tellement désespérée qu'elle en devient folle. Réagissez vite, je vous prie.

Douai, le samedi 13 Septembre 1870

Madame,

Je suis récemment allé chercher votre fils Arthur à la prison de Mazas, sis à Paris. Quel tohu-bohu régnait dans ce lieu qui n'était pas fait pour lui ! Tout le monde, là-bas, m'a paru timbré. Le chemin vers sa cellule, située au troisième étage, était un couloir de quatre-vingts mètres de longueur, en zigzag. Sa cellule mesurait deux mètres soixante de hauteur sur un mètre quatre-vingt-cinq de largeur et trois mètres quatre-vingt-cinq de longueur avec un sol en brique assez froid pour la saison. Comme vous le savez, enseignant les Mathématiques, je suis assez regardant sur les dimensions. Le mobilier se composait d'un hamac suspendu à des crampons à cinquante centimètres du sol, d'une table et d'un tabouret en bois, d'un bidon à eau et de deux gamelles en fer battu qui n'avaient pas été récurées depuis fort longtemps. Afin d'obtenir sa libération, je me suis acquitté de la dette de treize francs. Ouf ! Arthur a ainsi pu être libéré.

Arthur et moi avons été heureux de quitter Paris et tout ce charivari provoqué par ces quatre cent mille hommes dont huit régiments de cavaliers prêts à défendre notre pays contre les Prussiens. Nous avons d'ailleurs failli être encerclés par ces derniers et je ne serais pas étonné qu'ils y soient parvenus.

Depuis son retour chez moi, Arthur ne cesse de s'enlivrer en se rendant à la bibliothèque de Douai ou en empruntant mes ouvrages et, le soir, contrairement à la majorité de mes élèves, il ne songe pas à s'ambiancer, bien au contraire.

Depuis quelques jours, il s'amuse à cacher mes Jules Verne sous le lit et les romans de Victor Hugo dans le placard à balai en me disant qu'il me les rendra si j'arrive à vous convaincre de lui en acheter ! Malgré mes efforts, il ne veut pas retourner chez vous et me dit que la vie à Charleville ne lui plaît pas. Je me rends compte, chaque jour un peu plus, combien cet enfant est passionné par les livres. Je vois bien qu'il est attristé par cette situation, que c'est un garçon qui veut parfaire ses connaissances et je pense, sans vous commander, qu'il faut lui accorder un peu plus d'attention. Il lit des livres à tire-larigot et espère que vous lui en achèterez lors de son retour chez vous. Ne vous inquiétez pas pour sa santé : il mange bien, dort bien, nous discutons souvent le soir et je m'aperçois qu'il ne dit pas de fariboles. Il n'a aucunement envie de devenir un de ces jeunes hurluberlus qui peuplent ma bonne ville de Douai et c'est heureux !

Je vais lui donner quelques livres ; il ne reste plus qu'à le convaincre de prendre le train pour Charleville au plus tôt.

Je vous prie d'agréer, Madame, mes salutations distinguées.

G. Izambard

Charleville, le 24 septembre 1870.

Monsieur,

Je suis très inquiète et je ne comprends pas cette absence prolongée d'Arthur ; il a cependant dû comprendre par ma lettre du 17 qu'il ne devait pas rester un jour de plus à Douai ; d'un autre côté la police fait des démarches pour savoir où il est passé, et je crains bien qu'avant le reçu de cette présente ce petit drôle se fasse arrêter une seconde fois ; mais il n'aurait plus besoin de revenir, car je jure bien que de ma vie je ne le recevrais plus. Est-il possible de comprendre la sottise de cet enfant, lui, si sage et si tranquille ordinairement ? Comment une telle folie a-t-elle pu venir à son esprit ? Quelqu'un l'y aurait-il soufflée ? Mais non, je ne dois pas le croire. On est injuste aussi, quand on est malheureux. Soyez donc assez bon pour avancer dix francs à ce malheureux. Et chassez-le, qu'il revienne vite !

Je sors du bureau de poste où l'on m'a encore refusé un mandat, la ligne n'étant pas ouverte jusqu'à Douai. Que faire ? Je suis bien en peine. Que Dieu ne punisse pas la folie de ce malheureux enfant comme il le mérite.

J'ai l'honneur, Monsieur, de vous présenter mes respects.

V. Rimbaud.

Douai, le 29 Septembre 1870

Chère Mère,

Mon professeur vous a rassurée et vous a expliqué que je ne désirais pas rentrer à la maison.

En effet, je refuse de me faire de nouveau maltraiter par ces huruberlus qui peuplent la maison à tour de rôle. Je ne supporte plus l'odeur d'absinthe, les cuillères et les morceaux de sucre qui jonchent le sol lors du charivari perpétuel causé par votre démarche en zigzag en raison de votre ivresse et de vos fariboles nocturnes.

En ce qui concerne la cuisine, consommer à fire-larigois des andouillettes mal cuites dans cette éternelle sauce à la bière m'exaspère, de même que subir cette oppressante odeur de pois cassés juste sous la fenêtre de ma chambre.

Vous refusez, chère Mère, de m'acheter des livres sous prétexte que ce sont des dépenses inutiles, de même que les fournitures pour l'écriture de mes poèmes ; savez-vous que ce papier, cette encre et ces plumes que vous dédaignez obstinément représentent mon désir le plus cher puisque je souhaite devenir écrivain ?

J'aimerais recevoir quelque menue monnaie une fois par semaine afin de pouvoir acheter le journal Le Gaulois pour y lire les dernières aventures des héros de Zola ou de Flaubert, à défaut des romans de Victor Hugo et de Jules Verne qui me font tant rêver. Mon seul désir est de m'enlivrer, mais cela, vous ne pouvez le comprendre, puisque vous préférez ambiancer vos soirées sur les airs de musique joués par ce phonographe bien simbré, seul héritage de mon père dont vous avez dilapidé la fortune qu'il avait amassée à grand peine.

Ouf ! Ce fut difficile de vous dire la vérité, mais c'est chose faite. Il était temps.

Vous comprendrez donc que, même si la loi française m'impose de vous rejoindre puisque je suis encore mineur, je ne le souhaite pas, et préfère rester près de mon cher professeur que je considère depuis longtemps comme mon frère, que dis-je ? comme mon père qui me manque tant.

Vous pouvez envoyer la maréchaussée pour me faire revenir à la maison, c'est votre droit le plus strict. Sachez cependant que je leur expliquerai en chemin le toku-boku qui règne dans celle-ci. Peut-être me comprendront-ils ? Je sais que je suis recherché ; aussi, si je me fais arrêter une seconde fois, qui paiera la dette ? Mon professeur ne le peut plus, il me l'a dit à moult reprises ces jours-ci. Ce serait donc à vous, chère Mère, qu'il appartiendrait de la régler ; y consentiriez-vous ? Aimez-vous votre fils à ce point ?

Je vous demande de réfléchir à tout cela, chère Mère. Je suis sincère. Nous pourrions en discuter à mon retour chez les Carolo-politains. J'espère, d'ailleurs, que vous ne souffrez pas trop des exactions actuelles des Prussiens : j'ai lu qu'il fallait nettoyer la Meuse des cadavres des soldats morts au combat ; hélas, notre maison a vue sur ce fleuve d'ordinaire si tranquille et vous devez assister à un bien horrible spectacle en ce moment. Courage, chère Mère.

À bientôt, puisque la loi m'y oblige...

Votre fils,

Arthur